Le brassin de nos vies

Chloé Andrieu

Chloé Andrieu

Le Brassin de nos vies

© Chloé Andrieu, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-1663-7

Librinova

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Nos vies, de quels ricochets sont-elles les ondes ?

Camille de Toledo

MARGARETE
Starnberg, Allemagne, le 12 février 1937

Les cloches ont sonné, le bruit des sandales épousant le sol minéral de la bâtisse résonne à travers la forêt d'épicéas. Les chuchotements des silhouettes qui se pressent pour les vêpres habillent les couloirs froids de l'abbaye d'un semblant de vie et de chaleur fugace.

À l'heure où tous les hommes encapuchonnés partent en rendez-vous avec le créateur, le monastère tout entier est vidé de ses âmes, laissant à Margarete le loisir d'en arpenter seule les lieux.

En ce mois de février, les arbustes du cloître sont encore recouverts de neige, et pas même un rayon de soleil n'essaie de se faufiler entre ses colonnes. Le banquet du soir approche, une odeur de chou émane de la fenêtre des cuisines.

Margarete quitte les murs du monastère pour se rendre à la lisière de la forêt, dans un bâtiment aux briques rouges. Plus récent que le reste de l'abbaye de plusieurs centaines d'années, il n'en appartient pas moins au trésor des lieux.

C'est le moment préféré de sa journée, Margarete vient retrouver ses grandes cuves en cuivre. Dans la petite brasserie de l'abbaye, c'est elle qui est chargée du brassage de la bière lorsque les moines s'absentent.

Au milieu de cette grande salle aux murs rouges, les cuves apparaissent comme quatre immenses champignons de Paris surmontés par de longues cheminées. La massive charpente en bois se marie avec les reflets cuivrés des cuves et fait de ce lieu le plus chaleureux du domaine.

Le soir, Margarete y est seule à concasser le malt, l'empâter, le porter à ébullition, et ce sans qu'aucun frère ne prétende s'y prendre mieux qu'elle. Certes, elle a appris en les observant depuis son plus jeune âge, quand les autres jeunes filles apprenaient à grimper à la corde. Mais elle s'est perfectionnée seule, en s'entraînant des heures, pendant les vêpres et autres prières, qu'elle bénissait ainsi autant que ceux qui les prient.

Aujourd'hui, les cloches ne sonnent pas que l'heure de cette liberté momentanée, mais aussi les dernières minutes avant la délivrance. Ce 12 février 1937, c'est l'anniversaire de sa fille. À cet instant, elle est occupée à célébrer joyeusement ses treize premières années de vie avec les enfants de l'orphelinat du monastère.

Margarete filtre soigneusement le malt pour obtenir son moût. C'est la boisson intermédiaire, celle avant la fermentation. Pendant qu'elle s'exécute, ses pensées sont ailleurs. Elle se remémore l'année de ses treize ans, à elle, le début de son cauchemar ; ou la suite, peut-être. Le cauchemar n'avait-il pas commencé dans ses langes, à la mort précoce de ses parents ? De cette période, il ne lui reste aucun souvenir, pas même un objet ou une photographie. Elle ne garde en elle aucun élément qui lui permettrait de se rappeler qu'elle a existé autrefois pour des êtres ; qu'un berceau l'attendait, rempli de couleurs pastel et d'amour, avant l'orphelinat.

De ses treize ans, pourtant, les souvenirs sont encore intacts. Si figés qu'ils ont dicté l'ensemble de sa vie, ainsi que celle de sa fille. Quand elle a posé le regard sur elle, ce matin, déboutonnant sa nuisette pour mieux lui nouer les cheveux, elle a remarqué que les jolies noisettes sur son torse étaient devenues de petites pêches roses, rondes et charnues. De celles qu'on a pour habitude de cacher dans les couloirs de la demeure.

Margarete se l'est promis : arrivée à l'âge charnière, elle devrait protéger sa fille, quoi qu'il en coûte.

Aujourd'hui, les cloches ont sonné. Elles annoncent l'heure de la délivrance. Margarete va passer à l'acte, elle ne peut plus avoir peur. Elle est prête, comme son moût après l'empâtage. Le moût, lui, est prêt à être porté à ébullition. Il est toutefois d'usage de le boire, de le goûter, avant de l'échauffer un peu.

Margarete sort une petite pochette en tissu de son sac, y extrait ce qui ressemble à une levure épaisse, et l'ajoute à son moût.

Elle lève les yeux sur le tableau en bois fixé au-dessus de la cuve.

L'abbé qui avait inauguré la brasserie y avait fait graver en toutes lettres :

« Celui qui boit de la bière, il s'endort vite ; celui qui dort longtemps ne pèche pas ; celui qui ne pèche pas entre au Ciel. Ainsi, buvons de la bière ! » Martin Luther, 1483-1546.

À cet instant, le prieur de l’abbaye entre dans la pièce, faisant claquer la porte d’entrée en métal.

— Margarete ?

— Je suis ici, monsieur.

— Vous avez envoyé votre fille me dire de vous rejoindre ici après les vêpres. Que me voulez-vous ?

— Seulement discuter.

— Discuter ? De quoi ? Vous n’êtes pas heureuse ici ? Nourrie, logée, blanchie ?

— Si, bien sûr que si. Et je vous remercie pour l’aide que vous nous accordez…

Le prieur souffle un grand coup, si bien que Margarete reconnaît son haleine, ce qui lui provoque un haut-le-cœur.

— Bon ! s’impatiente le prieur. Alors, cessez d’envoyer votre sotte de fille près de mes dortoirs. Que va-t-on penser ?

— Je suis désolée, répond Margarete, la voix tremblante. Je voulais seulement vous faire goûter ce moût.

Le prieur la dévisage, puis vient poser son regard sur la chope en bois qu’elle lui tend.

— Et pourquoi cela ?

— Je veux essayer cette nouvelle recette. Vous avez la charge de tout ici, je voulais d’abord avoir votre avis.

Le prieur respire fort, comme à chaque fois qu’il est contrarié, ayant du mal à traîner sa carrure imposante. Margarete a appris à ne plus le regarder dans les yeux pour ne plus sentir ses poils se hérisser et son corps se raidir au contact de son regard.

— Si vous me fichez la paix ensuite.

Il avale d'un coup sec l'intégralité de son verre, puis retient un rôt.

– Ce moût n’est pas mauvais, ajoute-t-il en posant la chope près de la cuve. Il manque encore bien sûr l’amertume du houblon…

— Oui, elle viendra, prieur, elle viendra.

Sans un regard pour Margarete, il s’éloigne pour rejoindre la porte. Tandis qu’il s’apprête à monter les marches qui conduisent à la sortie, il ralentit d’un coup.

— Je vais m’asseoir un peu, dit-il, respirant de plus en plus fort et posant le fessier sur une marche.

Assis, il porte une main à son cou et desserre le col de sa robe. Il commence à tousser. Margarete s’approche doucement de lui, et le regarde s’affaisser peu à peu, entre deux raclements de gorge.

— Qu’est-ce que… dit-il dans un souffle.

Son corps glisse sur les marches d’escalier et vient s’étaler sur le marbre frais.

Les yeux écarquillés, la bouche ouverte, il observe Margarete depuis le sol pendant plusieurs secondes. Alors que l’eau dégouline de ses tempes, sa respiration saccadée l’empêche de formuler ses derniers mots.

Margarete s’approche au plus près de son visage et, dans une voix emplie de sérénité, lui chuchote une dernière prière.

— Celui qui boit de la bière, il s’endort vite. Celui qui dort longtemps ne pèche pas...

ALEXANDRA
Lausanne, Suisse, le 9 mars 2021

Le printemps n'est pas encore décidé à s'installer à Lausanne. C'est ce que constate amèrement Alexandra en enfilant son manteau. Refermant la porte de son appartement, elle observe avec lassitude que la neige a une fois encore envahi les rues de sa ville, accompagnée d'une légère brise qui vient chatouiller ses oreilles et lui rappeler que le bonnet est de mise en ce début du mois de mars.

Comme chaque jour, elle emprunte à pied les étroites ruelles qui la conduisent en quelques minutes à son lieu de travail, l'hôtel de police où siège la brigade judiciaire de Lausanne. Cela fait maintenant des années qu'elle a obtenu le grade de lieutenant et qu'elle dirige son équipe à travers des opérations et des enquêtes parmi les plus importantes de la région. À chaque fois qu'Alexandra se balade à pied pour aller prendre son poste, elle ressent ce même sentiment de fierté et d'accomplissement : la certitude d'aller exactement là où elle doit être.

Aujourd'hui, pourtant, elle aimerait faire demi-tour, retourner s'enfouir sous ses draps, et ne réapparaître que quelques jours plus tard. Hier, c'était son anniversaire, celui de ses quarante ans. Elle l'a passé sur son sofa, avec pour seule compagnie un verre de blanc local et une soupe chinoise achetée en bas de sa rue. Non pas qu'Alexandra n'ait pas d'amis, elle en a bien quelques-uns, mais à quarante balais, tous ses amis passent leur lundi soir avec leurs enfants. Elle en aurait fait autant si elle en avait, mais sa famille proche ne se résume aujourd'hui encore qu'à son père et sa mère.

Alexandra a souvent perçu cette absence de famille comme une force et un atout pour sa vie professionnelle. Son maître mot depuis le jour où elle a entamé ses études supérieures : l'indépendance. Comme elle aime le rappeler à ses amies qui lui demandent chaque mois si elle a enfin un homme qui la rend heureuse.

Comment faire lorsqu'à quarante ans, à l'aube de la moitié de notre vie, on a déjà atteint nos objectifs professionnels ? Si on les a toujours fait passer avant le reste, même avant les relations humaines ? D'après son amie Claire, trop franche

pour être prévenante, elle fait toujours exprès de saboter ses relations avec les hommes. Pendant plusieurs années, Alexandra avait pourtant vécu une histoire d'amour. Avec Roman, le sergent de la brigade, ils étaient partenaires à la vie et au bureau. Comme quoi, même dans ses relations amoureuses, elle ne laisse jamais le travail dans un coin. Claire, c'est cette copine qu'elle est sur le point de rejoindre autour d'un café, avant de filer au bureau. Elle a déjà annulé le verre qu'elles avaient prévu la veille, impossible alors de se défiler pour un cappuccino matinal.

Quand elle vient s'asseoir à la table de son amie, elle sent déjà son regard qui la jauge.

— Tu fais la grève du maquillage, Alex ? dit-elle en riant.

— Très drôle. Tu poserais cette question à un homme ? Non, alors laisse-moi tranquille, veux-tu ?

— Je rigolais. Tu es vraiment soupe au lait depuis hier, tu n'es pas la seule à avoir franchi le cap de la quarantaine cette année, figure-toi.

— Très franchement, Claire, je n'ai aucune envie de parler de ça. Encore moins avec toi. Je te rappelle que tu as passé tes quarante ans à Cuba avec ton mari beau-gosse, tes deux enfants un peu trop parfaits pour être vrais, après avoir eu la promotion de ta vie. On ne vit pas tous les mêmes caps, en tout cas pas de la même manière.

*

Quand Alexandra passe la porte des bureaux, la vessie déjà compressée par un cappuccino trop noyé, son équipe au grand complet l'attend pour la réunion matinale. Ils doivent faire le point sur les enquêtes en cours. Elle les salue chaleureusement avant de s'installer à la table de réunion. Alors que ses équipiers se servent du café et discutent gaiement, Roman vient à sa rencontre.

— Salut, Alex, dit-il posément, je voulais t'annoncer un truc avant que la réunion ne commence. Tout le monde ici est déjà au courant. Je veux que tu l'apprennes par moi, pas par quelqu'un d'autre…